INTRODUCTION

Yohan TRICHET et Romuald HAMON

Depuis plusieurs années, la France est régulièrement en proie à des mouvements protestataires protéiformes. Elle connaît en outre une expansion des dérives communautaires et plus globalement des discours idéologiques et politiques extrémistes. Dans ce contexte, certains groupes – aussi hétérogènes que des groupuscules d'activistes et militants radicaux, des groupements religieux et mouvements sectaires¹ et plus largement des communautés relativement fermées au lien social – fondent leurs propres normes au détriment du modèle républicain. Notre pays s'avère ainsi traversé par des dynamiques sociales antagonistes ayant pour conséquences la multiplication de tensions et la montée progressive de revendications diverses allant parfois à l'encontre de la cohésion sociale et de l'intérêt général. Les incidences de ces dynamiques, et notamment les actions violentes qui en émanent, affectent fortement le vivre ensemble. L'Autre social s'en trouve profondément atteint – dans son corps, ses espaces et ses principes fondamentaux –, d'autant plus que le gouvernement et les pouvoirs publics peinent à pacifier, sinon à résoudre, ces dissensions endémiques. Faute de réponses sociopolitiques opérantes et durables, la population française continuera à en éprouver de manière récurrente les effets délétères. Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud avait déjà identifié comme source de souffrance « l'insuffisance des mesures destinées à régler les rapports des hommes entre eux, que ce soit au sein de la famille, de l'État ou de la société² ». Fragmenté, l'Autre social est ainsi confronté à des impasses douloureuses, en partie conditionnées par la globalisation et les logiques ségrégatives du néolibéralisme. Aujourd'hui, les valeurs et droits des uns sont en effet régulièrement érigés contre ceux des autres. De part et d'autre, la contestation gronde, les accusations pullulent et les

1. Selon le rapport 2021 de la Miviludes, cette dernière a reçu, en 2020, « 3 008 signalements, dont 686 évalués comme sérieux ». COIGNAC Anaïs, « Face à la recrudescence des dérives sectaires, Beauvau veut renforcer la Miviludes », *Libération*, 25 février 2021, [https://www.liberation.fr/politique/face-a-la-recrudescence-des-derives-sectaires-beauvau-veut-renforcer-la-miviludes-20210225_NZNRDBBLGVBLZD4ZH2423AKQVY/], consulté le 23-03-2021.
2. La troisième source de souffrance, après « la puissance écrasante de la nature » et « la caducité de notre propre corps ». Cf. FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1986 (1929), p. 32.

revendications prolifèrent. Dans le même mouvement, nous assistons à une inflation de plaintes et recours en justice révélant une judiciarisation du lien social³.

Ces dernières années sont ainsi marquées par le retour des fanatismes religieux, idéologiques et politiques. Défendant des causes et vérités sans faille, ils s'érigent, en les instrumentalisant, sur des croyances et des idéaux alors élevés en absolu et au nom desquels diverses violences peuvent être perpétrées. Poussant à la haine et à la mort, ces radicalités contemporaines peuvent, d'une part, être interrogées à partir de leurs conditions et coordonnées discursives d'émergence et d'essor. Elles peuvent, d'autre part, être questionnées à partir de leurs incidences sociopolitiques et psychopathologiques. De même, les passages à l'acte justiciers ou sacrificiels qui en dérivent méritent d'être étudiés dans leurs soubassements et ressorts subjectifs afin d'en préciser la causalité psychique et sociale. Ces passages à l'acte semblent notamment être motivés par une haine de l'autre qui personnifie, sur la scène sociale, le mal à éradiquer. Mais plus fondamentalement, ces radicalités paraissent s'enraciner dans une haine de l'Autre dont l'extension sinon la généralisation nous semble caractériser notre époque. Celle-ci se spécifie entre autres par l'accroissement des communautés ou groupes aux revendications identitaires dont certaines, par leur repli, versent dans le communautarisme et, en défendant leur mode de jouir, se ferment à l'altérité tout en la haïssant. Ce phénomène social implique une corrélation entre un repli sur soi, une fermeture à la différence et un vécu de haine.

Bien qu'elle ne puisse s'y réduire, la logique de cette corrélation à l'œuvre dans le champ social s'apparente, dans ses ressorts, à un temps essentiel de la structuration subjective. Freud en formulait la thèse dès 1915 lorsqu'il supposait que la haine est produite et déterminée au cours de la construction du moi par sa rencontre du monde, des objets qui l'habitent. Tandis qu'au stade du narcissisme primaire, le moi entretient une indifférence à l'égard du monde extérieur, il éprouve ensuite de l'hostilité envers lui. Plus précisément, le moi constitue cet extérieur à lui-même en y rejetant le déplaisir qu'il ressent. En effet, cette instance psychique se forme notamment à partir du rejet hors d'elle-même du déplaisir qui, de ce fait, devient haï. Puis, au stade de l'objet, les relations du moi à l'objet se déclinent selon la polarité plaisir-déplaisir⁴. Source de plaisir, l'objet est incorporé au moi, source de déplaisir, l'objet est haï. Le moi tente d'instaurer alors une distance avec cet objet, « de répéter à son propos la tentative originaire de fuite devant le monde extérieur, émetteur d'excitations⁵ ». De sorte que, notait Freud, « nous ressentons la "répulsion" de l'objet et nous le haïssons ; cette haine peut ensuite aller jusqu'à une propension à l'agression

3. HAMON Romuald, « Délire paranoïaque de revendication et passages à l'acte justiciers », *L'Évolution psychiatrique*, n° 83/2, 2018, p. 251-273.

4. FREUD Sigmund, « Pulsions et destins des pulsions » (1915), in Sigmund FREUD, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 11-43.

5. *Ibid.*, p. 39.

contre l'objet, une intention de l'anéantir⁶ ». Ainsi, l'objet, et notamment l'autre, le semblable, devient porteur de ce déplaisir, d'un trait, d'une différence vécue comme mauvaise par le sujet. Cette opération implique en effet le rejet hors du moi du mauvais, du *kakon*⁷, qui dès lors, suscite la haine. Aussi, l'on saisit pourquoi l'amour du prochain se dédouble en haine du prochain, constituant sa face obscure, puisque comme le soulignait Lacan :

« L'amour-haine, c'est ce dont un psychanalyste même non lacanien ne reconnaît à juste titre que l'ambivalence, soit la face unique de la bande de Moëbius, – avec cette conséquence, liée au comique qui lui est propre, que dans la "vie" de groupe, il n'en dénomme jamais que la haine⁸. »

Cette haine découle de l'altérité du prochain, elle est haine de sa jouissance – jouissance insupportable de l'autre : « Le prochain, c'est l'imminence intolérable de la jouissance⁹. » La haine, l'une des trois « passion[s] de l'être¹⁰ », aux côtés de l'ignorance et de l'amour, est une passion radicale de l'être au sens où elle est participe à la structuration même du sujet, où elle constitue « une voie où l'être se forme¹¹ ».

La haine n'est donc pas sans objet. Qu'elle soit embrassée, brandie, et parfois agie au nom de Dieu ou d'un idéal politique, patriotique ou communautaire, elle se fabrique, se répand, voire se déchaîne à l'encontre de l'insupportable de la jouissance de l'autre, de ses particularités et différences, de ses modes de jouir propres. Cet ouvrage de psychopathologie clinique et criminologie psychanalytique ouvert aux autres disciplines (histoire, sociologie, sciences politiques, psychiatrie) le met en évidence et il vise, dans son ensemble, à démontrer que la haine est au cœur et constitue l'essence même de la radicalité.

Les contributions qui composent la première partie de ce livre collectif traitent de l'actualité des radicalités dans nos sociétés occidentales à l'intérieur desquelles se laisse discerner une logique paranoïde. Ces positions extrémistes se sont multipliées sous l'effet de la « montée au zénith social » de l'objet *a*, comme Lacan l'avait anticipée¹². Si elles sont sans conteste multifactorielles, ces positions possèdent néanmoins pour point commun de se nourrir d'une passion humaine, la haine, prise alors dans des procès sociaux de ségrégation

6. *Ibid.*

7. Selon la notion forgée par Monakow reprise par Guiraud puis Lacan. Cf. TRICHET Yohan, « La notion de *kakon* : histoire et enjeux psychopathologiques », *Bulletin de psychologie*, n° 520, t. 65/4, 2012, p. 365-378.

8. LACAN Jacques, « L'étourdit » (1972), in Jacques LACAN, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, coll. « Le Champ freudien », 2001, p. 476.

9. LACAN Jacques, *Le Séminaire, livre XVI. D'un Autre à l'autre* (1968-1969), Paris, Le Seuil, coll. « Le Champ freudien », 2006, p. 225.

10. LACAN Jacques, « Variantes de la cure-type », in Jacques LACAN, *Écrits*, Paris, Le Seuil, coll. « Le Champ freudien », 1966 (1955), p. 358.

11. *Ibid.*

12. LACAN Jacques, « Radiophonie » (1970), in Jacques LACAN, *Autres écrits, op. cit.*, p. 414.

et la montée du communautarisme. À leur manière, les contributions de cette première partie montrent que les processus sociaux régissant les procès de ségrégation ne sont pas sans lien avec la logique de l'inconscient. Ici l'aphorisme lacanien « l'inconscient, c'est la politique¹³ » trouve confirmation et permet de les éclairer. Des logiques sociales d'exclusion identiques semblent en effet être à l'œuvre dans des configurations, époques et contextes variés. On peut y saisir en quoi la fonction sociale du bouc émissaire relève de la fonction du *kakon*. Un mal, une terreur, une étrangeté angoissante se cristallise sur un trait, qui délimite alors une minorité, un groupe, une communauté. En 1921, Freud postulait que toute relation intime, affective, « contient un fond de sentiments négatifs et hostiles¹⁴ », pouvant être ignoré grâce au refoulement. Le fondateur de la psychanalyse élevait cette composante agressive à un niveau social conférant alors une portée politique à son analyse. Non refoulé, ce fond sert de base et nourrit des ressentiments entre communautés fondés sur ce que Freud appelait en 1930 le « Narcissisme des petites différences » :

« Je me suis occupé jadis de ce phénomène que justement les communautés voisines et même apparentées se combattent et se raillent réciproquement ; par exemple Espagnols et Portugais, Allemands du Nord et du Sud, Anglais et Écossais, etc.¹⁵. »

Les formes actuelles de haine sociale et leurs conditions d'émergence sont en lien, pouvons-nous considérer, avec la montée en puissance d'un communautarisme à logique ségrégative. En raison des enjeux identitaires qu'elle comporte, cette dernière favorise le surinvestissement de groupes d'appartenance et plus encore le repli communautaire. Elle facilite, exige parfois, une identification massive, sans recul, à l'idéal communautaire qui opère alors comme un facteur unificateur. Mais, dans le même mouvement, cette cohésion interne, qui permet une certaine protection et réassurance personnelles, se soutient du rejet de l'altérité, au prix parfois d'une haine extériorisée à l'encontre d'une autre communauté alors réduite au trait identitaire de son appartenance ethnique, socioreligieuse et politique, sexuelle ou autres. Ces tensions communautaires semblent relever de *la psychologie des foules* où le lien à la foule nourrit l'intolérance et même la cruauté « envers ceux de l'extérieur¹⁶ » alors qu'il alimente l'amour pour les membres internes de cette foule. Toutefois, distinctes des « foules artificielles, hautement organisées¹⁷ », nombre de ces communautés s'apparentent davantage aux « foules ordinaires¹⁸ », qui régressent presque inévitablement

13. LACAN Jacques, *Le Séminaire, livre XIV. La logique du fantasme* (1966-1967), inédit.

14. FREUD Sigmund, « Psychologie des masses et analyse du moi » (1921), in Sigmund FREUD, *Essais de psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1981, p. 162.

15. FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, op. cit., p. 68.

16. FREUD Sigmund, « Psychologie des masses et analyse du moi » (1921), op. cit., p. 160.

17. *Ibid.*, p. 183.

18. *Ibid.*

dans des fonctionnements affectifs désinhibés, sans parvenir à se « modérer et se tempérer ». Elles en arrivent à franchir certaines limites, voire certains interdits « dans l'expression des sentiments et à leur décharge totale dans l'action¹⁹ ». Comme en témoignent plusieurs contributions de cette première partie, cette haine est repérable dans des configurations sociales plus élémentaires telles que la famille – que Freud définissait comme « la cellule germinative de la civilisation²⁰ » – ou le couple. Si sa présence n'y est pas contingente, puisqu'indissociable de l'amour, on en constate les ravages destructeurs lorsqu'elle s'en trouve déliée comme dans les infanticides et féminicides.

La seconde partie rassemble des contributions témoignant du triomphe de la pulsion de mort, en particulier, dans le cadre de crimes dits de haine. Isolés et définis tout d'abord aux États-Unis, dans le cadre d'études criminologiques menées par le Federal Bureau of Investigation ayant mené à leur recensement obligatoire depuis 1990 (Hate Crime statistics Act)²¹, comme des meurtres visant des minorités ethniques, raciales, religieuses et de genre, par la suite, leur définition a été étendue. Ainsi, plus récemment, le Bureau des institutions démocratiques et des Droits de l'homme de l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe les définit en 2009 comme

« des actes criminels commis en raison d'une motivation discriminatoire, ce qui les rend différents des autres crimes. Un crime de haine ne correspond pas à une infraction particulière : il peut s'agir d'un acte d'intimidation, de menaces, de destruction de biens, d'agression, de meurtre ou de n'importe quel autre acte criminel²² ».

Plusieurs contributions analysent les facteurs sociopolitiques de ces crimes dits de haine dans leur dimension collective, que ce soit au Brésil ou aux États-Unis. En 2019, ces crimes n'ont jamais été aussi élevés sur le territoire américain depuis dix ans – les homicides n'ayant même jamais atteint un tel nombre depuis le début leur recensement presque trente ans plus tôt²³. La pulsion de mort interne à une communauté, à un peuple trouve ainsi à se satisfaire dans des rivalités et tensions conflictuelles exprimées à l'encontre d'un autre peuple, d'une autre communauté. Mais le prix de cet impératif de l'Un se paie d'une haine sociale de l'Autre, qui, au gré des époques, se focalise de manière plus ou moins évolutive sur des populations qui peuvent varier dans le temps. Des logiques

19. *Ibid.*

20. FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, *op. cit.*, p. 68.

21. DUCLOS Denis, « Les "crimes de haine", symptômes d'une société américaine fragmentée », *Le Monde diplomatique*, 1^{er} janvier 1998, p. 16.

22. ANONYME, *Les Lois sur les crimes de haine. Guide pratique*, Varsovie, éd. Organization for Security and Co-operation in Europe, 2009, p. 16.

23. ANONYME, « Les crimes de haine aux États-Unis ont atteint leur plus haut niveau depuis une décennie », *Le Monde*, 18 novembre 2020, [https://www.lemonde.fr/international/article/2020/11/18/les-crimes-de-haine-aux-etats-unis-ont-atteint-leur-plus-haut-niveau-depuis-une-decennie_6060238_3210.html], consulté le 23-03-2021.

sociales discriminatoires concourent donc à la haine sociale, c'est-à-dire à la haine à l'égard de classes ou groupes sociaux, souvent des minorités, venant incarner l'altérité refusée, inacceptable. Située dans le champ social, cette haine peut conduire, en certaines circonstances, à des violences et crimes dits de haine. Certes, les fanatismes ou extrémismes ne conduisent pas inévitablement à des violences collectives et/ou individuelles. Mais il arrive que seuls, en petits groupes ou alors à l'échelle d'un pays, des sujets franchissent les limites des espaces institutionnels dans lesquels se jouent et se régulent pacifiquement des conflits, pour aggraver, violenter et parfois assassiner des représentants d'une classe sociale, d'une minorité. Comme le notait Freud en 1923, la haine « indique la voie » à la « pulsion de destruction », qui constitue « un représentant » de la pulsion de mort²⁴. Plusieurs contributions explorent, à partir d'étude de cas de sujets ayant commis un crime dit de haine, la voie singulière empruntée chez ces sujets par la pulsion de mort, les coordonnées de leur passage à l'acte meurtrier ainsi que le choix de leur(s) victime(s). Ils analysent aussi les raisons pour lesquelles ces sujets se visent eux-mêmes à travers leurs victimes ou parfois cherchent plus radicalement à se tuer quand ils s'identifient à l'objet même de leur haine.

Enfin, la troisième partie se compose de contributions cherchant à identifier et déchiffrer les enjeux cliniques et sociopolitiques des radicalités contemporaines. Elles ont ainsi pour visée de préciser les logiques qui, d'une part, sous-tendent le recours subjectif à des discours religieux, idéologiques ou politiques et qui, d'autre part, concourent à leurs usages extrémistes. Ce faisant, elles interrogent aussi les mutations du lien social qui participent, aujourd'hui, à la radicalisation de ces discours. Voulant imposer des préceptes, croyances ou règles de vie, ces derniers se soutiennent d'un noyau d'inertie dialectique et ne peuvent être discutés. Dans cette perspective de repérage et d'analyse, plusieurs contributions se consacrent ainsi à l'étude de ces radicalités protéiformes, qu'il s'agisse de mouvements protestataires, d'idéologies politiques ségrégationnistes, d'idéalisme passionné aux revendications révolutionnaires et meurtrières, ou encore de la rigidification des discours et pratiques dans le champ de la psychiatrie et de la justice. La radicalisation islamiste fait également l'objet de contributions visant à interroger son expansion circonstancielle dans la mesure où, aujourd'hui, ainsi que le souligne Olivier Roy, « le fondamentalisme est la forme du religieux la mieux adaptée à la mondialisation, parce qu'il assume sa propre déculturation et en fait l'instrument de sa prétention à l'universalité²⁵ ». En plus de questionner le traitement politique de la radicalisation, ces contributions examinent également les modalités par lesquelles des sujets se radicalisent jusqu'à adhérer,

24. FREUD Sigmund, « Le Moi et le Ça » (1923), in Sigmund FREUD, *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 256.

25. ROY Olivier, *La sainte ignorance. Le temps de la religion sans culture*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 2008, p. 20.

parfois sans faille, à l'idéologie jihadiste. Ils s'attachent de surcroît à montrer la solution subjective que peut constituer cette adhésion massive autant que la logique meurtrière à laquelle cette dernière peut pousser certains sujets, alors convaincus de la légitimité de leurs passages à l'acte criminels et terroristes.

Dans une perspective pluridisciplinaire réunissant psychanalystes, psychiatres, sociologues, philosophes et historiens, ce livre collectif a ainsi pour ambition d'analyser la diversité des enjeux sociopolitiques et les variétés d'expression de la radicalité contemporaine et de la haine meurtrière. Orienté par une clinique du sujet, il donne également une place importante à l'étude de cas, accordant ainsi à la singularité la place qu'elle mérite. Cet ouvrage est donc susceptible d'intéresser les étudiants, les professionnels, les chercheurs et plus généralement tout lecteur intéressé par les questions sociopolitiques actuelles.

«Radicalités contemporaines et crimes de haine», Romuald Hamon, Yohan Trichet
ISBN 978-2-7535-9242-1, Presses universitaires de Rennes, 2023, www.pur-editions.fr